

GALERIE CREVECOEUR

9 RUE DES CASCADES

75020 PARIS

À une heure de la civilisation

Erica Baum, Isabelle Cornaro, Moyra Davey, Ilse Garnier, Pierre Garnier,
Pierre Garnier & Seiichi Niikuni, Alain Guiraudie

Dans Rome, Emile Zola écrit «l'homme de génie résume l'époque, donne, à une heure de la civilisation, toute la sève du sol social, qui reste ensuite épuisé, parfois pour des siècles.» Pour l'exposition inaugurale de notre nouveau lieu à Marseille, nous avons choisi de faire de cette formule une définition de l'activité de l'artiste.

À travers des méthodes différentes, les artistes mettent en forme à partir d'un certain chaos du présent, qu'il soit langagier, naturel, intime, sexuel, urbain, technologique... Ils s'emparent de l'ordinaire et le font converger vers quelque chose qui s'apparente plus au mythe. Ils disent le présent, mais ils en modifient son historicité en le mettant aux prises avec un passé, forcément devenu fictif, et un avenir, entièrement imaginé.

Les artistes réunis dans cette exposition ont en commun une nécessité d'inventaire, d'état des lieux, aussi imparfait et partial soit-il.

Dans sa toute première série, *Desktops*, datant de 1994, présentée pour la première fois, Erica Baum déniche des fragments de poésie vernaculaire sur les bureaux d'étudiants. Dans les œuvres de la série *Index* (1999, 2000, 2002/2017) elle compile des extraits de tables de matières et des trames obtenues avec un scanner – en violant pour la première fois son principe de réalité photographique.

On y perçoit une anticipation des questions de classification de l'information – qu'elle soit «institutionnelle» ou spontanée, juste avant son passage à l'ère numérique.

Le travail d'Isabelle Cornaro décompose les typologies de l'histoire de l'art et les recompose avec une empreinte toute subjective. Intime, presque secrète, là où des cheveux humains deviennent les lignes soulignant la classicité de la perspective, en contraste avec le lyrisme du dessin. Narratif, cinématographique, le spray, œuvre réalisée in situ, s'inscrit dans une forme de persistance rétinienne.

Les expérimentations d'Ilse et Pierre Garnier, parfois en correspondance avec Seiichi Niikuni dans la série des *Poèmes franco-japonais*, ont permis de breveter le spatialisme, l'un des horizons possibles de la poésie concrète. C'est à la fois un relevé possible des pratiques engendrées par la machine à écrire, une explosion de la langue comme matière, une révolution poétique de la lettre.

Moyra Davey, qui présente deux films, *Notes on Blue* (2015) et *Hujar/Palermo* (2010) et une nouvelle installation photographique, *Endless Love* (2017) transforme ses objets photographiques en envois postaux. Ils deviennent ensuite de véritables cartographies, semblables à des indices historiques, ayant pourtant basculé dans une dimension fictive. *Endless Love*, dont la source provient des archives Rosenberg de la bibliothèque de Philadelphie, évoque la correspondance sulfureuse entretenue par Alice B. Toklas avec Bernard Faÿ et Mercedes de Acosta, poétesse.

Dans «Du soleil pour les gueux», film de 2001, le personnage incarné par Alain Guiraudie, poursuivi par un chasseur de tête sans foi ni loi, sur sa propre terre, le Plateau des Causses, épaulé par une coiffeuse ayant déserté la ville et un berger qui a égaré ses bêtes doit affronter le dilemme d'une vie. «Carol Izba c'est un gars qui veut aller à Montpellier mais qui a peur de quitter son pays natal.» Sur la même terre, dans la lumière éclatante puis déclinante, il s'agit d'affronter l'autre.

Les œuvres choisies, installées dans un espace très ouvert – dévoilant une vision simultanée sur rue et sur cour, entre Haussmann et Pouillon, et qui, volontairement, garde les traces de ses usages passés, soulèvent la question de comment «rester vertical», selon le titre du dernier film d'Alain Guiraudie. Comment scruter le monde de notre position verticale, celle qui nous distingue de la posture animale, comment rester ériger en émergeant de l'informe, que retenir du déroulé incessant de l'activité humaine?